



## 1944 Les FFI de Brocéliande

La légende arthurienne est dans toute littérature Européenne. Les allemands cantonnés au camp de Coëtquidan durant l'occupation n'avaient pas manqué au cours de leurs promenades sur le site enchanteur de Brocéliande de faire le rapprochement avec leur légende germanique « *Le Louche Jardin de Klinsor* » de Wagner.

La Forêt de Brocéliande marquée par l'histoire célèbre des Chevaliers de la Table Ronde, héros de la résistance celte, donnait du coeur à la résistance Bretonne contre l'occupant allemand. C'est le pays de la quête sacrée depuis que le Roi Arthur y chevaucha pour y chercher le Graal, vase précieux du sang du Christ, apporté de Judée par Joseph d'Arimathie. Arthur l'aurait trouvé sur une terre celte, que certains situent en Brocéliande.

Cette terre de légendes celtiques, même réduite à ses huit ou neuf mille hectares aujourd'hui, apparaissait, en ce début d'août 1944, plus que jamais étrange et surprenante à nos ennemis. Ils allaient s'y épuiser en cherchant leur chemin sur les routes de nulle part, jusqu'à se rendre aux nouvelles forces FFI, tout près de cette charmante station forestière de Paimpont et de son église Abbatiale du treizième siècle, proche du monastère construit dans les années six cent, au bord d'un bel étang.

Il faut se souvenir qu'après le débarquement du 6 juin et la percée du front de Normandie par les alliés le 31 juillet 1944, les allemands de la région, avaient regroupé leurs forces à Coetquidan pour rejoindre le front de Normandie. Ils avaient déjà été retardés dans leurs projets par la Résistance armée, les F.T.P.F. de Charles Tillon, représentés en Bretagne par le célèbre Commandant Loulou Pétri, qui ne cessa de harceler l'ennemi sur ses arrières pour créer la peur et l'insécurité dans leurs rangs...

Lorsque la colonne allemande quitta Coëtquidan pour traverser le pays de Brocéliande le bruit soudain des avions américains survolant la zone avait obligé l'ennemi à se cacher dans les sous bois historiques et mystérieux. Le vent tournait donc, les maquisards sortaient de l'ombre tandis que les allemands allaient se cacher à leur tour.

La brume montait déjà sur les plans d'eau pour couvrir avant l'aube toute la Forêt de Paimpont, comme pour occulter les événements qui allaient s'y dérouler, à croire que les fées allaient s'en mêler..

Les maquisards, les résistants, se regroupaient au grand jour et s'organisaient à Plélan le Grand en unités FFI. Du 3 au 6 août 1944, une compagnie FFI s'était constituée à partir des maquis sud/sud-ouest du département d'Ille et Vilaine que commandaient jusque là le célèbre commandant Pétri.

Le 3 août, cette compagnie FFI s'était nommée : « *Compagnie André Leclerc* » à la mémoire du camarade arrêté par la milice Perrot le 16 juin 1944 et mort sous la torture du milicien Emile Schwaller, les ongles et les yeux arrachés, sans avoir parlé..

Le 5 août, la compagnie changea de nom symboliquement, pour honorer Henri Moras, abattu en service à l'entrée de Paimpont par un officier S.S. qui fuyait se cacher en forêt.

Le 6 août, la compagnie F.F.I était définitivement et officiellement constituée. Elle était enregistrée sous le nom de 12<sup>ème</sup> Compagnie F.F.I. d'Ille et Vilaine, sous les ordres du capitaine JUBIN, elle-même rattachée au 3<sup>ème</sup> Bataillon de marche du département, sous les ordres du commandant Meunier.

Peu armés, beaucoup en guenilles et en sabots, la nouvelle 12<sup>ème</sup> Cie FFI participa au nettoyage de la forêt de Paimpont, accompagnée pour la première fois par quelques chars américains patrouillant à la lisière de la forêt.

Se cacher dans la forêt mystérieuse de Brocéliande n'a pas été un bon choix pour les allemands, rendant crédible la légende qui dit que les chemins y mènent partout et nulle part, surtout qu'à l'époque, ils ne sont ni entretenus et encore moins goudronnés. Tout se prêtait à souhait pour égarer l'ennemi ; la brume épaisse dans les sous-bois, les pancartes des chemins vicinaux indiquant de fausses directions, les rafales de mitraillettes FFI avaient rendu l'ennemi nerveux, inquiet, fatigué, les bruits suspects, tout cela donnait l'impression d'un ailleurs mystérieux...

Et puis aussi, mauvais présage, le sol de Brocéliande impressionnant de schiste rouge sombre, couleur de sang ; le leur demain, peut-être ! ça leur donne froid dans le dos quand ils tournaient en rond entre le village « *Néant* » et la « *val sans retour* »

Et cette brume épaisse et ouateuse de plus en plus imprégnée de cette odeur forte et prémonitoire de bois de sapin qui se dégageait quand une rafale de mitraillette FFI éraflait l'écorce des arbres. Quelle fée de la forêt semblait donc prendre plaisir à créer cette atmosphère irréelle où à chaque bruissement de feuilles, l'ennemi s'attendait à voir surgir un FFI, clone du héros Celte Chevalier de la table ronde,

Ces allemands là, environ 800, malgré leur matériel lourd, n'étaient déjà plus les orgueilleux Teutons occupants d'hier, paranos, dominateurs et méprisants. Ils étaient devenus à leur tour des hommes désarmés et l'idée de la mort qui devait les attendre faisait son chemin dans les esprits. Mais savaient-ils seulement s'ils la souhaitaient ou s'ils la redoutaient.

L'un d'entre eux, un officier allemand S.S, celui-là même qui a été vu abattre notre camarade Henri Moras à Paimpont, était déjà connu dans le secteur. Il s'appelle Martin Lenoir. C'était un de ces trois cents Français « *égarés volontaires* » dans la 33<sup>ème</sup> Waffen S.S. Grenadier Division, garde d'élite militaire et paramilitaire, instrument de terreur, dont la fonction est d'asseoir la dictature nazie en Europe.

Par un curieux effet de l'histoire, son père, soldat français originaire de la région de Coëtquidan, avait été en occupation à Rottweil en Forêt noire allemande, après la victoire de 1918. Il s'était marié là-bas en 1919 avec une Allemande dont la famille n'avait malheureusement pas tardé à épouser les nouvelles thèses nazies. C'est ainsi que leur fils Martin, pourtant né en Bretagne, à l'occasion d'un séjour de vacances de ses parents, était devenu cet officier S.S. après un passage aux jeunes hitlériennes.

C'était un grand gaillard blond aux yeux bleus de 23 ans. Il portait l'uniforme noir de son unité avec des bottes de cuir noires, un insigne à tête de mort à la boutonnière et un revolver au ceinturon, dont la boucle indique "*Gott mit uns*".

Le premier réflexe de Martin Lenoir fut de quitter ses camarades allemands et de s'enfuir seul. Il s'enfonça dans la forêt, son sac sur l'épaule, en espérant trouver abri dans la lande rocailleuse ou dans les sous-bois profonds. Ses pas le dirigèrent vers la haute forêt. Fatigué, il s'arrêta près d'un tronc d'arbre tombé à terre et décida de s'y asseoir pour faire le point. Il posa son sac à ses pieds et son casque dessus.

Il s'était mis à réfléchir la tête entre ses mains. Un conflit naissait en lui subitement, une angoisse profonde le prenait à la gorge, lui donnant des sueurs froides. Plus il essayait de réfléchir, plus les idées s'embrouillaient dans son cerveau. Il se sentait soudain coupable de tout, coupable d'abord de sa fuite, car un officier S.S. n'avait que le choix de vaincre ou de périr, se souvint-il un peu tard. Coupable aussi d'avoir répandu le sang des autres par haine de tout ce qui n'est pas nazi.

Sa référence du "Parzival" allemand sur la race pure lui apparaissait maintenant mauvais choix pour des regrets un peu tardifs. Il savait qu'il avait été vu tuer le fils d'un

ancien voisin de son père quand il était jeune. Si les F.F.I. le trouvait il serait sûrement abattu à son tour.

Ce conflit intérieur l'angoissait et l'agitait. La solution qui prévalut bientôt dans son esprit pour en sortir, fut le suicide. "**Liquidé ou suicidé**" se disait-il tout haut, "**qu'est-ce que ça peut bien foutre**".

Il s'accorda alors une dernière grâce, celle de vider une bouteille de chouchen, du vrai Chamillard gaulois, volée peu avant chez un paysan de Merdrignac. C'est à l'occasion d'une patrouille motorisée dans ce secteur, qu'il s'était arrêté pour demander sa route chez ce paysan et qu'il s'était approprié cette bouteille de chouchen d'avant-guerre, que celui-ci gardait pour fêter la Libération. Il sortit la bouteille de son sac, la porta à ses lèvres et la vida d'un trait.

La bouteille de Chamillard à peine vidée, une brume ténébreuse monta de la vallée vers lui comme poussée par un vent venu d'ailleurs. Le voilà enveloppé corps et âme, isolé du monde profane. Cette brume bientôt ouateuse est imprégnée de l'odeur de la forêt, dont celle particulièrement forte par ici, et peut-être prémonitoire, du bois de sapin. Elle lui apportait une étrange impression d'évasion éthérique vers l'au-delà. Il était comme dans un ailleurs mystérieux et magique favorisant l'apparition d'une présence insaisissable près de lui.

Était-il entré en contact avec les fées de la Forêt ? Il les croyait émigrées depuis longtemps. Leurs esprits hantaient peut-être toujours ces lieux ? Il connaissait la légende du Roi Arthur, son père lui en avait tant parlé dans son enfance. Mais il n'avait jamais fait plus de différence entre Viviane la blanche et Morgane la noire, qu'entre le Bien et le Mal. Ses choix fanatiques lui suffisaient jusqu'ici et le dispensaient de se poser des questions. C'est donc par une sorte d'osmose intellectuelle que son esprit entra en relation avec celui de la fée Morgane, la noire luxurieuse et jalouse. Par quels chemins ensorcelés va-t-elle l'emmener ? Il l'entend d'ailleurs lui dire: "**Viens et suis-moi**".

Alors le voilà parti, oubliant son sac et son casque, pour un voyage initiatique, symbolique, mystique, et vertigineux, où tout va se prêter à l'interrogation de sa conscience pour le meilleur et pour le pire. Ce n'était plus, lui non plus, le Teuton orgueilleux, paranoïaque, dominateur et méprisant. Dans la brume où baignait son cerveau, c'était un homme désemparé, atteint d'une grave et tragique angoisse intérieure, conflictuelle, qui assaillait sa conscience. Il était lui aussi obsédé par la mort, mais il ne savait plus s'il la souhaitait ou s'il la maudissait.

Aux aurores, son voyage s'inscrit devant lui par le bruissement des branches d'arbre sur le passage de la fée et par le craquement des brindilles mortes sous ses pas légers. Elle le guida d'abord vers le village « **de la Folle Pensée** », et le laissa méditer sur ses choix fanatiques. Il perçut bien l'avertissement tardif que ce nom évoquait. Il n'en poursuivit pas moins le chemin de son angoisse avec la mort en obsession. Les pas de la fée le conduisirent ensuite, tout près de là, à « **la Fontaine de Barenton** ». Les fontaines ne sont pas toujours recommandables en Bretagne. A s'y aventurer seul, on s'expose parfois à des pièges diaboliques.

La légende dit que l'enchanteur Merlin aurait séduit ici la fée Viviane, née des amours du Diable et d'une religieuse. C'est une petite source, autrefois vénérée des druides, qui a la réputation de faire pleuvoir, surtout par temps de sécheresse, lorsqu'on répand un peu de son eau sur la pierre voisine. Ce que fit Martin par maladresse pendant qu'il s'y lavait les pieds, gonflés de fatigue. Aussitôt en effet, un nuage épais se forma au-dessus de sa tête, jusqu'à devenir des ténèbres impénétrables. Le phénomène ne dura que quelques instants, le nuage creva et des trombes d'eau s'abattirent sur Martin. Trempé jusqu'aux os, il enrageait et trouva même la force de jurer en allemand. Il entendit pour toute réponse le rire moqueur de Merlin l'enchanteur, caché dans les griffes d'ajoncs.

C'est alors qu'un vent plus violent que jamais se leva, éclaircit le ciel et se mit à siffler dans les arbres au point de couvrir le bruit des pas de la fée. Privé de ce guide, il tourne

encore en rond sur les chemins de nulle part, d'autant que les pancartes se faisaient rares à la croisée des chemins ou la direction indiquée n'avait d'autre but que d'égarer l'ennemi. Son cerveau aussi tourne, mais toujours sur la même idée fixe, la mort. Plus il avance, plus cette obsession devient lancinante, féroce et impitoyable.

Et, comme la nuit n'a de sens que si le jour revient, quelques rayons de soleil apparurent enfin au travers des branches dans le sous-bois, lui apportant un peu de réconfort. Il tendit l'oreille et entendit de nouveau les brindilles craquer sous les pas de la fée. Il sut donc qu'une nouvelle épreuve allait suivre. De fait, il arriva maintenant au « **tumulus de la Butte aux Tombes** », jouxtant le mystérieux « **Jardin aux Moines** ». Une tombe s'entrouvrait à ses pieds. « **Oh ma tête !** » dit-il. La fée sembla attiser le feu du remords qui le ronge et le détruit. Qu'elle était loin la joie de la victoire sur la France.

Il goûta la douleur de sa défaite et l'odeur de la mort. "**A quoi bon continuer !**", se dit-il, inquiet, "**après la mort, c'est le néant**". Il ne croyait pas si bien dire, puisqu'il arriva effectivement au village de « **Néant** », dans la vallée de l'Yvel. Les signes prémonitoires et allégoriques ne sont pas là par hasard en Brocéliande. Il dut encore marcher très longtemps avant d'avoir le loisir de s'écrouler de fatigue devant la « **Fontaine de jouvence** », où l'eau bienfaisante lui donna la force de poursuivre sa quête. Il en fut tout étonné car, chaque fois qu'il franchissait une étape, c'est pour tomber plus bas à la suivante.

Les pas de la fée le précédaient maintenant à travers roches et bruyères en direction du « **Tombeau de Merlin** ». Quelle émotion, quand les yeux voilés par la sueur, il croit lire: « **Tombeau de Martin** ». La mort qu'il a tant donnée aux autres, interpellait sa conscience. Et l'obsession de sa propre mort remonta de plus belle à la surface. C'est maintenant de la rumination mentale forcée.

Le soleil baissait à l'horizon. La journée fut longue. Il n'avait rien mangé depuis la veille au soir. Il était si las, qu'il se traînait plus qu'il ne marchait vers la dernière étape de son voyage. Et, c'est au bord de l'inévitable « **Val sans Retour** » fief de la fée Morgane la noire qu'il arriva, éreinté. Elle y enfermait ses amants captifs, infidèles, et peut-être les impurs comme Martin. Ils jouissaient de tout, sauf de la liberté. Il en avait bien privé les autres, lui aussi.

La fée Morgane la noire était-elle revenue prendre possession de son dernier chevalier, de sa dernière victime ? Une pleine lune se leva et éclaira un instant le fabuleux paysage, puis, elle disparu aussitôt derrière les nuages. Martin, convaincu de la beauté de Morgane, se consola d'avoir été choisi.

Toutes ces épreuves l'avaient achevé. Il pensa malgré tout, que le personnage insaisissable de la Fée n'était que le moyen motivant de sa réflexion. Penser, c'est déjà arpenter le chemin de la connaissance spirituelle. Mais il était si abattu, physiquement et psychologiquement, qu'il tomba dans une totale hébétude. Il s'écroula et s'endormi sur la bruyère. Ce sont les pas de la fée qui le réveilla. Combien de temps avait-t-il dormi ? Quel jour était-on ? Quelle heure était-il ? Sa montre s'était arrêtée... Les pas de la fée résonnaient de plus en plus vite, de plus en plus fort. Ce bruit devint si assourdissant qu'il en était douloureux aux oreilles de Martin. Cela le fit sortir, affolé, de son envoûtement.

Il prit alors conscience de la réalité. Les tac-tac-tac qu'il entendait maintenant, ce n'était plus les pas de la fée, c'était le crépitement des rafales de mitraillettes F.F.I. En ce 6 août 1944, les F.F.I. avaient émergé de la nuit pour attaquer l'ennemi à l'aube, dans le ronronnement de quelques chars américains cernant le secteur. Ils chantaient « **Qu'un sang impur abreuve nos sillons...** ».

Des épées de lumière pointèrent vers sa poitrine. Une rafale de mitraillette venait de lui traverser le corps. Son sang impur imprégna la terre de schiste rouge déjà sombre du sang de tous ceux qui sont morts ici, en cherchant le château du Graal. Telle sembla être la sentence tragique du destin de Martin, pour l'exemple.

L'ennemi ne se sentait plus en sécurité dans la forêt. Il ne pouvait y déployer ses armes lourdes restées embourbées ou abandonnées au cours de la nuit. Epuisés, harassés, hébétés par cette nuit de marche et d'angoisse, surpris par la tournure des événements, ils avaient plus ou moins vécu le même chemin de croix et connu les mêmes angoisses que Martin avant de venir s'écrouler vaincus, à proximité du « *val sans retour* » fief de la fée « *Morgane la Noire* » comme si elle était revenue prendre possession de tous ces pauvres chevaliers déçus, pour les remettre aux FFI.

Sur ces quelques 800 PGA « *Prisonniers de Guerre de l'Axe* », 450 d'entre eux, seront portés à l'actif de la 12<sup>ème</sup> Cie du Capitaine JUBIN (dixit document officiel du ministère de la défense) et regroupés à l'entrée du bourg de Paimpont, ils ont été remis aux américains.

La mitraille s'étant tue, chacun espéra entendre, dans le silence le silence revenu, la harpe d'or de Merlin sonner trois fois, en vain. La paix n'était donc jamais acquise.

La 12<sup>ème</sup> Compagnie a participé ensuite aux combats de la libération des poches de Saint-Nazaire et de Lorient avant d'aller elle aussi en occupation à Rottweil, en Forêt Noire Allemande, comme ceux de 14-18.

Elle a été dissoute avec la 19<sup>ème</sup> D.I., le 1<sup>er</sup> mars 1946 à Rottweil. Ce jour là, un ancien F.F.I. de la région de Brocéliande tressaillait d'allégresse: il venait de trouver là-bas une fiancée et il a fondé un foyer franco-allemand à son tour. Ses enfants seront l'espérance de l'Europe de demain.

Les FFI du Capitaine JUBIN connaîtront d'autres victoires, comme Louison Bobet qui était des nôtres et qui devint un grand champion cycliste. Notre emblème n'était-il pas : « *Spi da Viken* » (Espère à vie) inscrit en lettres d'or sur notre fanion.

© Maxime Le Poulichet  
Président de l'amicale 12<sup>ème</sup> Cie FFI